

lent par là même qu'il n'y a point en de session trimestrielle faite de Quorum lors de la dernière session trimestrielle. Or, il y a eu régulièrement des sessions trimestrielles dans notre comté, excepté dans le mois de décembre, présent faite de quorum; mais les licences pour St. Rémi ont été obtenues avant cette date. Il est facile maintenant de se convaincre par quels moyens nos aubergistes ont obtenu leurs licences: c'est que l'inspecteur des licences a été induit en erreur par les certificats ci-dessus mentionnés. Probablement que les mêmes erreurs se sont glissées dans plusieurs comtés; cependant nous ne blâmerons point les maires ni les juges de paix qui ont commis cette erreur bien involontairement, sans doute.

U.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 2 JANVIER 1852.

PREMIERE PAGE:— Lecture des Journaux.— La Misère en Irlande.—France: le Maréchal Soult.—Correspondance.

Nous ne laissons pas sans le regretter passer presque impérisse le renouvellement de l'année, même au lendemain de la première aurore de 1852; mais, par suite du peu d'espace en ce moment à notre disposition, nous aurons à supprimer cette lacune, et plusieurs autres avec celle-là, dans le prochain numéro en lui donnant les opérations, du cadre ordinaire du journal. C'est dans la même pensée que nous envisageons l'absence de notre apparition régulière mardi prochain à raison de la fête de l'Épiphanie et d'autres circonstances qui sont accidentellement venues se joindre à cette cause d'empêchement pe-remploir.

Ce qui a lieu tous les ans au Couvent de Longueuil montre à quel point la charité envers les pauvres est ingénieuse à se créer des ressources. Les sœurs directrices de cette maison permettent depuis quelques années à leurs élèves de contribuer collectivement à l'entretien d'une petite caisse de secours au moyen de leurs épargnes. Elles emploient ce fonds à confectionner de leurs propres mains des vêtements pour un certain nombre de jeunes nécessiteuses. Chaque année ces petites ouvrières distribuent à leurs protégées les hardes ainsi achetées et façonnées par elles. Cette distribution est une véritable petite fête féconde en émotions douces et à l'effet le plus heureux sur les cœurs de ces jeunes bienfaitrices et de leurs compagnes éprouvées par l'infortune. Mercredi dernier fut le jour de répétition de cet acte de bienfaisance pour 1851. Dans une salle élégamment décorée, au fond de laquelle était un reposoir offrant une représentation de la nativité de l'Enfant-Dieu, l'on voyait une table surchargée des habillements destinés à l'offrande charitable et que dominait une statue de la Vierge-Marie. La Vierge était là comme pour remettre elle-même aux mains des élèves bienfaisantes les habits qu'elles devaient employer à vêtir son divin fils dans la personne de ses pauvres. Il y avait une autre table couverte de denrées et surmontée aussi d'une statue de St. Joseph. On avait songé à nourrir le pauvre sous les auspices du père nourricier du Sauveur des hommes qui en a donné le précepte.

Ce fut un touchant spectacle que celui de plus de quarante jeunes filles indigentes et pauvrement vêtues qui entrèrent dans la salle donnant chacune la main à l'une des petites bienfaitrices qui les dirigeaient, tandis que les compagnes de celles-ci chantaient un cantique en commémoration de la Nativité. Toutes les élèves étant assises, dix seulement d'entre elles placées au milieu de la salle, récitèrent un dialogue touchant sur le devoir de la charité et les moyens de secourir l'indigence. Cette entretien fut suivi d'une adresse à Mgr de Montréal par l'une des élèves qui en même temps remercia les messieurs et les dames de charité de Longueuil qui avaient bien voulu encourager cette œuvre par leur présence. Puis eut lieu la distribution de vêtements et de provisions par les donatrices — elles mêmes aux jeunes nécessiteuses.

Ainsi se termina cette journée du pauvre à laquelle présida S. G. Pevéque de ce diocèse, et où l'on a vu que l'humanité ne procure pas plus de contentement à celui qui la reçoit que de satisfaction à celui qui la donne.

Est-il possible que les Mélanges croient fermement à cette dérite totale de la démocratie que le Minerve proclame? (Moniteur Canadien du 26 décembre.)

Nous, les Mélanges ne croient pas fermement à cette dérite, ils n'y croient même pas le moins du monde. Les élections récentes leur démontrent assez que la démocratie qui tend aux effets pratiques les plus étendus du régime constitutionnel, qui est bien le nôtre; qui commande la poursuite active autant que possible du progrès intellectuel de la colonie; qui se prête à toutes les combinaisons ayant pour but son avancement et son bien-être matériels; qui ce système, disons-nous, est dans les meilleures conditions de vitalité parcequ'il est pleinement en possession du suffrage populaire. Or, nous avons prétendu que cette démocratie là venait de conquérir un triomphe décisif dans le Bas Canada, et nous le disons encore. Nous savons cependant que ce n'est point

là le compte du Moniteur. La démocratie dont il nous parle, c'est la démagogie pure, sans mitigation, sans âme sans précédents qui la recommandent, sans autre but que le renversement de ce qu'elle veut abattre, et surtout, sans contrôle; en un mot, la démocratie du Moniteur Canadien. Que ce journal prétende appeler d'un autre nom la propagande qu'il favorise, il en est bien le maître; mais nous n'admettons pas qu'il y ait droit de cité parmi nous au pessimisme politique que ses déclamations élèvent au-dessus des réalités du présent et qui, par amour du vague ou par impuissance, se laisse entraîner au-delà des données du possible sans recourir à d'autres moyens d'action que la flétrissure des hommes et de choses qu'il veut déplacer. Nous sommes convaincu, d'ailleurs, que le premier tort de cette nuance politique a été de s'exagérer à elle-même son importance, et le second, de vouloir s'imposer au pays en lui faisant perdre de vue les intérêts de sa position actuelle dans un but d'annexionisme ou peut-être sans objet. Aussi est-ce à cette démocratie d'espèce particulière appelée démagogie que nous avons adressé la remarque suivante que le seul mot ultra-démocrate qu'elle renferme a dû rendre assez intelligible pour que le Moniteur n'ait pu s'y méprendre bien qu'il en dise —

Les appels multipliés au peuple de la part des ultra-démocrates depuis 1848 donnent aujourd'hui la mesure de leur impatience par le résultat général des élections populaires.

Le Moniteur ignore-t-il quel a été le résultat général des élections populaires? Ce point est des plus évidents parmi les faits qui se sont produits depuis novembre dans la province. Nous n'avions pas dit que la démocratie particulière du Moniteur avait été défaite aux hostings; nous n'avions parlé que de son importance. Mais, puisque nous y sommes amenés, nous n'hésitons pas à reconnaître qu'elle vient en effet de subir une défaite humiliante, et nous avouons qu'elle s'est créée, d'ailleurs, un titre impardonnable à l'antipathie de tout ce qu'il y a d'hommes intelligents et patriotiques qui veulent juger de sang-froid et que les élémens démagogiques n'ont point encore abusés.

P. T.—Nous supprimons de nécessité quelques articles que notre confrère du Moniteur a pu s'attendre à trouver dans les Mélanges d'aujourd'hui.

Les livraisons de Mai et Juin de l'Album Littéraire et Musical de la Minerve nous sont parvenues. L'intérêt et la variété des matières qu'elles contiennent ne démentent pas la réputation que ce recueil s'est justement acquise parmi les amateurs de la littérature de bon genre, et ceux-ci auraient sans doute à regretter d'en voir suspendre la publication faite d'un encouragement plus effectif de leur part.

Un nouveau journal qui sera intitulé "Le Pays", doit paraître le quinze du courant à Montréal, dans les intérêts de la cause démocratique; il s'occupera aussi de littérature, d'industrie, d'agriculture et de commerce, et paraîtra trois par semaine en été, et deux en hiver. Le journal aura les dimensions du Pilot. MM. L. A. Desaulles et L. Labrèche-Viger en seront les rédacteurs et recevront à cet effet l'aide d'un comité de Collaboration. Un comité de direction aura la surveillance de tout l'établissement.

Nous avons à dire que cette publication, d'après le prospectus que nous en avons sous les yeux, promet d'offrir à ses lecteurs une polémique dépourvue de passion et tout entière à l'examen consciencieux et raisonné des choses de la politique.

On nous informe que la nouvelle feuille doit remplacer l'Arrière, qui vient de s'éteindre doucement sans annoncer au monde cette météorologie.

Reclamation.

M. le Rédacteur,

Le dernier No. des Mélanges donne la traduction d'un éloge funèbre venant du Pilot. Si cette biographie n'eût paru que sur cette dernière feuille, toute estimable qu'elle est je ne viendrais pas contredire cette notice; mais votre journal est trop sérieux pour venir en aide à d'aussi fausses appréciations. Il est louable sans doute de reconnaître les services rendus et les vertus publiques et privées d'un particulier, quel qu'il soit; c'est un encouragement au devoir qu'une semblable publication, et, par le temps qui court, il serait heureux d'avoir souvent à relater d'aussi beaux faits; mais quand on n'en a pas, il est immoral de faire violence aux choses et de changer la valeur des mots; il y a déjà assez de confusion, n'en mettons point dans la langue; et, de peur que nos éloges ne ressemblent à l'insulte, ne nous écartons pas tant de la vérité.

Je n'ai nullement envie de troubler la cendre des morts; mais il faut être juste pour être honnête, et le public sait que la biographie qui a donné ses notes au Pilot n'a point respecté la vérité. Il n'y aurait utilité pour personne à le lui prouver en remuant ce que couvre et protège la tombe. D'ailleurs, ce que j'en dis est ressenti par tous les cœurs honnêtes; il y aurait danger à ne point relever de semblables méprises. Si la leçon ne profite point au biographe, du moins sera-t-elle favorable à la vérité et à la vertu oubliées. J'ai l'honneur d'être, M. le Rédacteur, Votre très humble et obéissant serviteur, D. F. P.

NOUVELLES DE L'ETRANGER.

Louis-Napoléon et le Peuple Français.

Ce qui suit est la substance d'une lettre d'un correspondant parisien du Commercial Advertiser, de New-York, écrite le 4 décembre.

Au point de vue des résistances qu'il avait à vaincre, Louis-Napoléon est arrivé au succès. Ses combinaisons habiles ont placé ses adversaires dans un dilemme embarrassant en leur faisant une nécessité, soit de recourir au socialisme et à l'anarchie qu'il doit produire avec la guerre civile et ses horreurs, soit de se rallier au gouvernement nouveau qui s'appuie sur les adhésions de l'armée et paraît entouré de garanties puissantes d'ordre et de tranquillité. Il résulte de cet état de choses que les esprits honnêtes et modérés de tous les partis acquiescent à l'ordre établi. Il y a nécessairement beaucoup de mécontents. Il en devait être ainsi. Bien des personnes regrettaient l'arbitraire qui présidait à ce changement—ils approuvent le résultat et déplorent les moyens par lesquels il a été obtenu. Mais on ne saurait dire qu'au milieu des amosités et des attaques dont Louis-Napoléon était l'objet, il y avait à faire autre chose qu'un tel coup d'état. Les partis dans l'Assemblée paraissent déterminés à pousser à l'extrême les prétentions qu'ils soutenaient; chaque jour leurs agressions devenaient de plus en plus vives. Malgré la modération dont le message du Président avait fait preuve, l'Assemblée persévérât dans ses procédés provocateurs, imparlementaires, et les poussait jusqu'à la ridicule et à l'absurde. Les vœux des représentants légitimistes qui, s'étaient coalisés avec les démagogues, témoignaient avec l'absence de tout patriotisme la prépondérance d'un sentiment commun: la haine de Louis-Napoléon. L'Assemblée nationale en un mot n'a pas su commander à la passion et elle s'est montrée incapable de la mission qui lui était confiée.

Le correspondant ajoute: "Nous allons maintenant voir quel est le talent de Louis-Napoléon pour gouverner. "Il avait ci-devant les mains liées. . . . Il n'a en aucun parti pour le soutenir dans la Chambre. Ceux qui avaient compté qu'en l'élevant ils élevaient un homme de paille qu'ils pourraient amener à leurs fins, n'ont pas été déçus. Mais tous peuvent aujourd'hui se convaincre que, pour le bien ou pour le mal, Louis-Napoléon est doué d'une volonté tenace et du courage moral et physique nécessaire à l'exécution de ses décrets." Le même écrivain dit cependant que les esprits ne sont pas tout-à-fait rassurés contre les représailles de ce coup d'état; mais il croit que la question est définitivement réglée et la crise de 1852 étouffée dans son germe.

Nous omettons le détail des nombreux soulèvements du parti socialiste qui dans Paris a tenté un coup de main sur le Palais de Justice où les tribunaux tenaient leurs audiences. Il a aussi menacé la Banque et la Poste aux lettres. Partout la troupe a repoussé efforts ont été également vains dans l'Ardèche, à Mâcon et sur plusieurs autres points de la France. Il n'en continue pas moins de répandre d'absurdes et d'odieuses nouvelles sur les intentions du gouvernement au sein même de la capitale.

Le Président a créé une chambre consultative composée d'hommes qui jouissent à juste titre de l'estime et de la confiance du pays.

Une parfaite tranquillité règne dans les villes de Lyon, Lille, Amiens, Reims, Nantes, Poitiers, Rouen, Vesoul, Niort, Chaumont, Meaux, Alençon, le Mans, Tonnerre, Auxerre et Joigny.

On lit dans l'Univers du 5 décembre: "C'est à soixante-dix lieues de Paris, au milieu d'un département gangrené par le socialisme, que nous avons reçu la nouvelle des événements du 2 décembre. Elle a été accueillie comme une nécessité depuis longtemps prévue.

"Dans tous les départements du centre, les honnêtes gens, ceux qui ont encore le courage de ne pas plier sous le joug des meneurs socialistes, se préparent à combattre, non plus pour défendre une opinion politique, non plus même pour conserver leurs biens, mais pour sauver la vie de leurs femmes et de leurs enfants.

"Si le Gouvernement était vaincu, cette situation serait demain celle de toute la France.

"Il n'y a ni à choisir ni à récriminer, ni à débattre. Il faut soutenir le Gouvernement. Sa cause est celle de l'ordre social.

"Il faut le soutenir aujourd'hui que la lutte est engagée, pour avoir le droit de le conseiller plus tard.

"Plus encore aujourd'hui qu'avant le 2 décembre, nous disons aux hommes d'ordre: Le Président de la République est votre général; ne vous séparez pas de lui, ne désertez pas. Si vous ne triomphez pas avec lui, vous serez vaincus avec lui, et irréparablement vaincus.

"Rassemblez-vous aujourd'hui; demain il sera trop tard ou pour votre salut ou pour votre honneur!

"Que Dieu sauve la France!" Louis Veuillot.

On lit dans la Patrie sur la journée du 31 décembre: Jendi, quatre heures du soir.

A la tombée de la nuit, hier, les hordes d'insurgés repoussées du faubourg Saint-Antoine se sont réfugiées dans les rues qui sont depuis trente ans le repaire des professeurs de barricades. Au moyen de planches dérobées dans plusieurs maisons et de voitures renversées, des barricades ont été élevées dans les rues Beaubourg, Transnonain et Aumaire. Des détachements de la division de l'Ho-

tel-de-Ville sous le commandement du général Levasseur, et conduits par le commissaire de police Bertoglio, ont enlevé, en quelques instants, quatre barricades sans coup férir. Plusieurs insurgés ont été tués; une cinquantaine de chefs de section et d'hommes en blouse ont été arrêtés, et fuyant, après la prise de leurs barricades. Ils ont été conduits à la Conciergerie.

Afin de préparer les esprits à un soulèvement, général des misérables, un nombre de dix, armés de fusils, parodiait l'âme des scènes les plus hideuses de la révolution de février, ont promené, en chantant, deux cadavres défilés par des torches, dans les environs des rues Grenétail, Beaubourg et Transnonain. Ils en ont bientôt amassé autour d'eux une bande d'environ huit cents individus. Vers dix heures, ils arrivaient au coin de la rue de Gravilliers, lorsque deux commissaires de police, suivis de quelques sergents de ville, se sont courageusement présentés à eux, sans armes, les ont fait fuir et se sont emparés des deux cadavres, qui ont été immédiatement transportés à la Morgue. Ces individus, qui s'étaient livrés à cette horrible comédie, sont des chefs de section. Ces forcenés fuyaient en courant dès qu'ils apercevaient de la troupe, puis après ils recommençaient à se promener en répétant les chants les plus monstrueux.

Les mêmes commissaires de police, secondés par les mêmes agents, ont fait dans les environs du Château-d'Eau un grand nombre d'arrestations. Ils se sont principalement emparés d'individus qui venaient de dévaliser une boutique d'armurier. Nous ne saurions, du reste, trop donner d'éloges au zèle, au courage admirable que le corps entier des commissaires de police manifeste dans cette circonstance. On nous raconte d'ailleurs d'admirables traits de sang-froid. Ils semblent excités par l'enthousiasme des troupes, et veulent rivaliser avec elles de patriotisme et de dévouement.

Les fanatiques d'anarchie n'ont pas renoncé à mettre à exécution les projets de pillage qu'ils méditent depuis si longtemps. Un plan d'insurrection, qui semble embrasser tout le quartier Saint-Denis, le quartier Saint-Martin et la barricade de la porte Saint-Denis, qui rappela par son élévation celle qui, construite au même endroit dans la nuit du 23 février 1848, a été absorbée vigoureusement par la troupe en enlevée sans beaucoup de résistance. Les insurgés ont pris la fuite.

Cependant M. le préfet de police, qui emploie, au milieu de ces difficultés et graves circonstances, une infatigable activité et une intelligence respectable, unies à beaucoup de calme et d'énergie, avait été informé que 120 des ex-représentants montagnards, réunis partiellement dans la nuit, avaient rédigé une procession qui n'était qu'une exécution au pillage et à la destruction des propriétés après des mesures efficaces pour en empêcher l'impression et l'affichage. Des agents fermes et intelligents, appuyés d'une force militaire imposante, ont été placés dans les directions signalées. La proclamation des montagnards ne s'est pas montrée. Elle est restée un moment dans la poche de Robespierre et de Babeuf.

A neuf heures, l'émeute a reparu, presque dans les mêmes quartiers que la veille, excepté dans le faubourg Saint-Antoine, dont la tranquillité n'a pas été troublée; les ouvriers ont repris leurs travaux. Les ex-représentants montagnards ont dû chercher ailleurs des ressources pour l'exécution de leurs odieuses projets, enrégimenter sur d'autres points de criminels instrument de leurs odieuses passions.

Des barricades ont été reconstruites sur plusieurs points dégaris de troupes, notamment dans les rues Beaubourg, Transnonain, Aumaire, à la porte Saint-Denis et dans la rue Saint-Méry. A midi, trois barricades ont été enlevées par nos braves soldats. Plusieurs prisonniers ont été saisis.

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que l'insurrection a pris sur quelques points des proportions assez graves pour nécessiter l'emploi de mesures énergiques. Nous entendons gronder le canon dans la direction de la porte Saint-Martin. Mais qu'on se rassure. Les moyens de défense organisés par le ministre de la guerre sont formidables.

Le même journal dit-ailleurs: L'anarchie essaie de relever la tête. Elle sera vaincue. Une même pensée de patriotisme anime l'armée tout entière. Elle est unie dans son enthousiasme pour le Président et dans sa ferme résolution de maintenir l'ordre. Elle marchera comme un seul homme à la défense de la société. Ses chefs lui donnent l'exemple du courage et du dévouement. Généraux et soldats se feraient tuer jusqu'à leur dernier souffle que l'abandonner la sainte cause à la quelle ils sont prêts à sacrifier leur vie. Habitants de Paris, restez donc calmes et attendez avec confiance et dans la sécurité l'issue de cette dernière bataille de la démagogie contre la société et la civilisation.

Les arrestations de meneurs socialistes se poursuivent.

Aujourd'hui dans la matinée, quatre individus en blouse et surexcités par de nombreuses libations d'alcool et une nuit sans doute passée à la belle étoile, qui se livraient chez un marchand de vins de la place Maubert à de violentes déclamations en faveur du socialisme, ont été mis en état d'arrestation par la police.

Dans un groupe devant Tortoni on disait que deux individus étrangers, arrivés récemment à Paris, et que la police surveillait depuis quelques jours comme des émissaires dangereux envoyés de Londres et de Suisse, avaient également été arrêtés ce matin à leur hôtel dans le quartier de la Bourse.

1 heure 4. On essaie, sur le boulevard Bonne-Nouvelle, d'élever plusieurs barricades avec des débris de matériaux et de planches d'une maison en construction près le théâtre du Gymnase.

Quelques colonnes urinaires sont même abattues, et plusieurs arbres déracinés. Un escadron de lanciers arrive sur le lieu du combat, accompagné d'une batterie; aucun engagement n'a lieu. La troupe reste maîtresse au milieu de ces débris abandonnés. L'artillerie charge les pièces et attend des ordres.

La foule se rue dans toutes les directions, les contre-allées de ce boulevard sont en un instant et sans coup férir évacuées.

1 heure 3. Les points stratégiques étaient gardés du bonne heure, avec le même appareil de force qu'hier.

Tous les postes sont doublés, notamment à l'Élysée, aux ministères, à l'Assemblée et aux Tuileries, où dix pièces de canon avec autant de caissons sont toujours alignés dans la cour depuis février 1848.

Ce soir, à sept heures, toutes les barricades étaient enlevées.

Italie.

Piémont.—On lit dans le Bon Sens d'Anconcy: "Le mazzinisme, protégé par le Gouvernement, porte ses fruits; les voleurs commencent le partage du Piémont: ils ravagent les campagnes, battent les grandes routes, arrêtent, pillent les diligences, ils se montrent assez nombreux et assez forts pour attaquer bientôt les villes sans garnison. La frayeur qu'ils inspirent est assez grande que, le jour de l'ouverture des Chambres, un général, M. Quaglia, ait demandé de prompts et énergiques mesures pour l'urgence et la nécessité ont été reconnues par l'Assemblée, contre le vœu de M. de Courvoisier, qui s'opposait à l'urgence."

—Un journal nous apprend que les ministres qui laissent outrager les choses saintes, les personnes qui méritent le plus de respect, sont à leur tour traités comme ils se plaisent à traiter les hommes et les puissances qui font ombre à leur orgueil. On les a fait figurer dernièrement sur la scène. Le public les a sifflés du commencement à la fin. C'est un des premiers châtiments de l'opinion. Ils en recevront bien d'autres, il faut l'espérer.

Aux correspondants

"P. L. M."—Communications reçues. Il en sera fait usage. "Un Electeur"—Sans considération. "T. M."—Prochainement. "J. L. de..."—Au plus tôt.

ANNONCES.

CORPORATION DE MONTREAL.

LISTES DES VOTEURS.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les LISTES DES VOTEURS pour les différents Quartiers de la Cité, faites par les commissaires des dix-neuf respectivement selon les dispositions de l'acte 14 et 15 V. chap. 128, ont été tirées au sort, conformément aux dispositions dudit acte, les dites listes des VOTEURS seront exposées à l'Hôtel de Ville, pour l'examen de toutes personnes y concernées, à des heures convenables, (savoir: depuis dix heures, A. M., jusqu'à quatre heures, P. M., tous les jours) depuis le PREMIER jusqu'au QUINZIEME jour de JANVIER prochain, inclusivement, et toute personne qui demandera à être ajoutée aux dites listes de votants, ou tout électeur qui désire en faire rayé son nom, fera cette demande PAR ECRIT et signé de son nom, mentionnant le quartier auquel il appartient, et la fera livrer au sous-signé, le ou avant le dit quinzième jour de janvier prochain.

J. P. SEXTON, Greffier de la Cité. Bureau de la Cité, Hôtel de Ville, Montréal, 23 déc. 1851.

APPAREIL MECANIQUE

SCIER LE BOIS.

LES Soussignés étant pourvus d'un appareil propre à SCIER LE BOIS et à le mettre en état de servir à tous les ouvrages de la Menuiserie, informent respectueusement le public et les Entrepreneurs de constructions, qu'ils sont en mesure d'exécuter sous le plus court délai et aux prix les plus modérés, toutes commandes pour CHASSIS PORTES, ENCADREMENT DE PORTES, JALOUSIES, ET TOUTE ESPECE D'OUVRAGES dont on voudra bien les honorer dans cette ligne. Ils comptent satisfaire aux exigences les plus difficiles sous le rapport des proportions et du fini de leur travail, invitant les Entrepreneurs et autres intéressés à venir en examiner des échantillons ou en voir des essais par le fonctionnement de leur machine à leur atelier de menuiserie, RUE CHRISTOPHE, (près la Maison de Providence), No. 5. EDOUARD PEPIN, JOSEPH CHRISTIN. Montréal, 16 décembre 1851.

Nouvelles Gravures Françaises

Le soussigné vient de recevoir un assortiment considérable de GRAVURES, IMAGERIE RELIGIEUSE en couleurs et non coloriées, pour tous les goûts, depuis les plus communes jusqu'aux plus recherchées. J. M. LAMOTHE. Montréal, 7 novembre 1851.

LACOSTE ET LATOUR, ROMANES

ET Agents d'affaires de quelque nature que ce soit, pour réclamations et requêtes, tant auprès du gouvernement qu'auprès de quelques personnes que ce soit dans le Haut et dans le Bas-Canada. Etude: Grande rue St-Jacques, côté Est, vis-à-vis l'ancien Hôtel Tétu et la Bibliothèque de l'Association des Marchands. Montréal, 18 novembre 1851.